



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

Julien BOST-LAMONDIE

ÉCOUTE EN TÊTE!

LES DERNIERS LOUPS
SOUVENIRS DE VÉNERIE

(suite)





CHAPITRE VII

Je chassais souvent avec mon excellent ami et camarade de collège, le D^r Raymond Maisonnay, qui avait de très bons chiens, et qui était passionné de vénerie. Il habitait et exerçait sa profession à l'Isle-Jourdain; comme j'avais deux fermes à 8 kilomètres, je m'y rendais assez souvent pour coupler avec lui.

Justement, en août, il vint me prévenir qu'il y avait des louvards à prendre en forêt des Vieilles-Forges (bois à loups), située approximativement entre la commune de Luchapt et Millac dans la Vienne, et la commune d'Alezac dans la Charente. Mes propriétés étaient situées entre le Vigeant et Availles-Limousines, cela compliquait un peu mon chemin pour aller au rendez-vous, car il y avait à passer la rivière la Vienne, qui est très large à cet endroit, ou si je ne prenais pas la ligne droite, il fallait aller trouver un pont, soit à l'Isle-Jourdain, soit à Availles-Limousines, cela m'aurait trop allongé. Aussi je n'y songeais pas, car il y avait une solution, c'était de passer sur un bac, au village de Salles, mais il fallait compter sur la bonne volonté du cheval pour s'embarquer sur ce bac relativement petit, et qui se balançait au moindre mouvement, cela m'inquiétait. J'avais deux chevaux, mon remarquable Bayard, et un très grand cheval gris mimosa; je décidai de prendre Bayard qui avait un caractère en or. J'étais à travers champs à 3 kilomètres de Salles, j'y arrivai de bonne heure, à la pointe du jour; le maréchal, qui faisait l'office de passeur, était levé et se mit à ma disposition; il y avait un câble en l'air qui reliait les deux rives, de façon à maintenir le bac; l'ennuyeux, c'était que le bout du bac n'arrivait pas tout à fait au bord de la terre ferme.

Je fis monter les chiens d'abord, qui furent maintenus à l'autre extrémité du bateau, et après réflexion, au lieu de solliciter le cheval à pied à la main, je restai en selle; il rentra un peu à l'eau, et mis en confiance par la présence des chiens sur le bateau, il fit un léger saut pour se mettre dans le bac. Je descendis en le caressant, et tout se passa au mieux; la descente sur l'autre rive se fit sans difficulté; j'avais encore 9 kilomètres à faire pour arriver aux Vieilles-Forges en passant par le bourg de Millac; malgré le pas accéléré du cheval, la route me parut longue. Enfin j'arrivai sur la route d'Abzac qui longe les bois. Mon ami m'attendait depuis peu, car lui aussi avait pas mal de chemin pour venir de l'Isle.

On rentra en forêt, mais il fallut la traverser presque en entier, car la portée signalée se tenait à l'opposé de notre venue; les chiens furent maintenus derrière les chevaux jusqu'à l'orée du bois, face approximativement à Adriers-Saint-Barbant. Nous avons eu, en passant dans les allées du bois, des indices certains de la portée. Aussi quand les chiens se mirent en quête, nous ne doutions pas que nous trouverions la famille recherchée.

Effectivement, après avoir ramené les chiens vers les coulées révélatrices, nous ne tardions pas à entendre quelques chiens se récrier, mais mollement, puis un peu de tous côtés; de suite je m'étais rendu compte qu'on était au milieu des louvards qui, si je puis m'exprimer ainsi, étaient en compagnie; enfin sans doute, un se détacha, les chiens s'ameutèrent sur lui; en les suivant dans une allée envahie par la bruyère, je vis successivement se faufiler à quelques mètres de mon cheval deux autres louvards, mais j'étais peu enthousiasmé, car je les jugeais trop jeunes pour faire un beau courre. J'en fis part à Maisonnay, qui me répondit, furieux lui aussi : « Qu'est-ce que tu veux y faire, on ne peut pas ne pas les chasser, les riverains gueulent, leur mère a trop fait de dégâts. » Sur ce, rien à dire; en effet, des fermiers étaient présents à la chasse, et eux se réjouissaient à la perspective de voir détruire ces brigands qui pillaient leur bétail.

Je savais aussi par expérience que les chiens chassaient toujours moins bien des animaux trop jeunes, soit parce

que l'odeur ne leur plaît pas, soit aussi parce qu'ils se font chasser comme des lapins. C'est une remarque que j'avais faite depuis longtemps, quand je chassais autrefois des renardeaux; certains chiens les dédaignent presque, la différence était nettement marquée, à la façon dont ils bouscullaient un animal adulte ou presque.

Mais pour en revenir aux louvards des Vieilles-Forges, malgré tout, bien appuyés, ils en sortirent un de son enceinte habituelle et après une poussée un peu plus vive, il se tapa, fut relancé et pris aussitôt; cela avait demandé en tout à peine vingt minutes, l'animal avait à peine cinq mois. Il fallut bon gré mal gré, sous la pression des fermiers, aller à la brisée des deux autres vus dans l'allée des bruyères; évidemment, les chiens excités par leur première prise n'hésitèrent pas à prendre la voie, et l'un après l'autre les pauvres bêtes furent prises en aussi peu de temps que les premiers. Les gens étaient radieux, je ronchonnais en dedans de moi-même, car c'était un résultat spectaculaire acquis sans grand mérite et sans grand plaisir. Mais on ne peut pas toujours songer qu'à soi, égoïstement. Naturellement, bien que ce soit tout à fait en dehors de mes goûts et de mes habitudes, une visite à l'unique auberge du village des Vieilles-Forges se révéla inévitable, il fallait arroser la prise des louvards.

Mon ami Maisonnay, qui ne déteste pas les bonnes choses, les bons vins et les alcools, était le premier à aborder le bistrot, puis très gai, et aussi très rabelaisien, il me présenta à la « mère Pauline », qui tenait ce palace rustique; c'était une vieille brave femme, avec un embonpoint qui était loin de représenter la Vénus de Milo, tout son corps était ondulant, dans son « caraco » et sa jupe en crinoline. Et toujours très facétieux, Maisonnay s'adressa à la vieille, en lui disant avec un petit sourire polisson : « Dites donc, comme ces messieurs ne sont jamais venus là, montrez-leur donc votre trou de balle. » On se regardait, très gênés, mais la vieille nullement effarouchée lui répondit : « Ah! sacré Docteur, vous serez toujours le même. » Et sans se troubler la vieille montra... au plafond, un trou bien rond, fait par une balle partie inopinément du fusil d'un chasseur venu à une battue

l'année précédente. Les rires fusèrent, la plaisanterie un peu risquée, au fond, n'était pas bien méchante. Après une omelette arrosée d'un petit vin aigrelet, et le café et les alcools, on se sépara, chacun retraitant de son côté. On avait convenu d'une nouvelle sortie pour trouver la louve ou d'autres petits. Cela fut fait trois jours plus tard, mais ne donna aucun résultat. Les bois étaient vides, le bruit de la dernière chasse, et la prise des trois jeunes louvards avaient décantonné les animaux qui pouvaient l'habiter.

CHAPITRE VIII

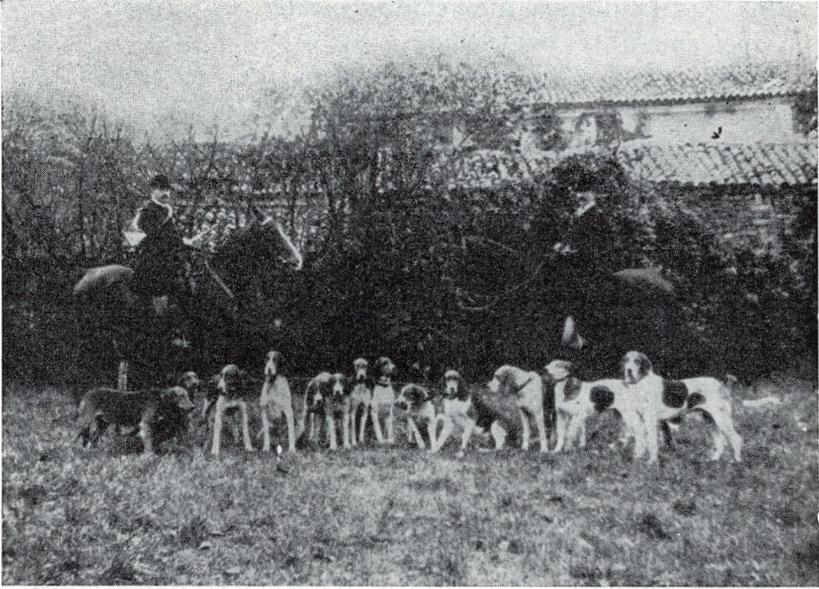
Restant encore dans cette région, nous allons, sur demande, prospecter vers les bois de la Cossière, le 26 août 1907; ils sont situés sur la route d'Usson-du-Poitou à Queaux à environ 4 kilomètres d'Usson, et à une dizaine de kilomètres de nos demeures du moment. Ayant eu des renseignements en passant près de la ferme de la Garde, cela nous évita une longue quête, et en arrivant à l'enceinte du Saules, les chiens prennent une voie très fraîche rentrant dans une haute brande et presque aussitôt, l'animal est lancé; il se fait battre très peu, et sort à cent pas de nous, c'est un louvard mais déjà grand et fort, né de bonne heure; il se fait bien chasser, va vers la ferme de la Coppe, se fait battre vers la Bougrière, et après un court débucher est pris en trois quarts d'heure d'une chasse très vive. Nous tentons d'en trouver un autre, mais le soleil était chaud, et nous ne pûmes rien trouver dans notre quête de retour. Force fut de nous contenter de la prise de cet unique louvard.

Revenu chacun dans nos quartiers habituels, nous n'avons plus, en ce début de saison, couplé ensemble.

De septembre à décembre 1907, au cours des nombreuses sorties faites dans ma région, j'ai eu beaucoup de rapprochers difficiles et de journées entières sans pouvoir mettre l'animal debout, car l'hiver les loups

faisaient des trajets énormes dans leur nuit. Ces difficultés étaient un attrait de plus pour un passionné, parce que cela mettait en valeur la qualité de certains chiens. Cependant deux attaques tardives avaient été appréciées; mais hélas! la nuit venait mettre dans l'obligation d'arrêter et de retraiter, avec toujours des chemins énormes à parcourir avant de rentrer au bercail.

Je dois noter, avant de continuer sur ces courres



Les chiens de loups célèbres du Rallye Gençay.

souvent très ingrats et très décevants, que ma frénésie de vénerie, qui était à son apogée entre 1901 et 1914, trouvait de quoi s'employer amplement. En effet je ne restais pas un seul jour de la semaine, sans monter à cheval pour chasser. Car en dehors des deux sorties avec mes chiens, grâce à l'amabilité et à la bonne confraternité des équipages voisins, toutes les journées étaient employées. Avec les charmants maîtres d'équipage du

Rallye Poitou, MM. Louis Richard et Georges Deniau, j'assistais à de beaux laisser-courre sur des cerfs, dans les bois de la Loge, bois de Saint-Pierre, bois de Vernon, forêt de Verrières, et autres massifs boisés.

Cet équipage était composé d'un bel ensemble de chiens près du sang Haut-Poitou, qui prenaient très régulièrement leur cerf; ils étaient servis par deux hommes à cheval, excellentes trompes. On était toujours bien accueilli, avec une amabilité et une courtoisie qui faisaient un charme de plus à ces belles journées de plein air. Plus tard l'équipage a eu comme maître J.-J. Laveissière, d'une amabilité proverbiale.

Il y avait également l'équipage de chevreuils du Rallye-Verrières, qui chassait en Verrières et en forêt des Cartes, dont le doyen des maîtres était, à cette époque, Hector Dorvau, du château de la Brillère, près Verrières, caractère un peu vif, mais excellent veneur, ayant un petit lot de chiens Poitevins, tous remarquables, très vite, de change, gorgés. Je lui ai connu le chien le plus vite que j'aie rencontré dans mon existence; ce chien, « Faneur », venait de l'équipage de M. Bordier, château de Valette, près de Saint-Maixent; son train était foudroyant; de lui on pouvait dire qu'il était inabordable; je l'ai vu, et cela est un souvenir très net, à une attaque dans la forêt des Cartes, dans un taillis de deux ans, sur un chevreuil partant à vue devant lui, suivre l'animal de si près et le pousser tellement que, devant moi, le chevreuil a culbuté en bondissant dans un suprême effort, pour échapper au chien; puis tout de même, le chevreuil a pris un peu d'avance au fourré, mais le chien n'a pas abandonné sa voie ni son train. J'étais seul à cette attaque, les autres chiens partis derrière avec quelques minutes de retard n'ont jamais pu rattraper; avec les autres veneurs nous l'avons cherché pendant deux heures, les chiens chassant mal derrière la voie foulée; enfin après bien des tours en forêt pour essayer de le retrouver, un renseignement recueilli sur une lisière nous a permis de savoir qu'il avait débouché seul en plaine, en direction de Saint-Laurent-de-Jourdes, et après quelques kilomètres nous l'avons aperçu, dans un champ, arrêté,

debout, campé sur son chevreuil qu'il venait de prendre tout seul.

Évidemment il était trop vite pour l'ensemble, mais malgré tout, nous sommes restés sidérés devant la menée du chien, car il faut tout de même considérer que, pour prendre un animal, le jarret seul ne suffit pas, il faut un grand nez et d'autres qualités; bien sûr que, dans ce cas, l'animal à ce train-là n'avait pas eu le temps de ruser ni de faire des retours! Sans avoir une pareille vitesse, les chiens de ce maître étaient remarquables, avec une fougue rare; je vois encore un autre de ses chiens, « Darboulin », dans une embardée sur une voie fumante, emporté par son élan, se tapant la tête dans un baliveau et tombant pile, presque assommé; il est resté à la suite de ce choc avec le cou de travers, c'était même impressionnant de le voir chasser quand il a été guéri.

Je me suis étendu sur ce remarquable veneur, car vraiment il avait la science et l'instinct pour bien réussir sur le chevreuil, et aussi les connaissances pour les croisements à faire pour l'élevage des chiens et pour les acquisitions en dehors de son chenil. Son modèle de chien était le contraire de chiens viandards, il voulait des chiens un peu lamés, mais musclés, avec un dos un peu harpé et la poitrine descendue, des membres larges et d'aplomb.

Il y avait, découplant avec lui, Thibaut de Maichin, du château de Vernon, qui avait conservé de son grand-père et de son père l'amour de la chasse et des chiens; ils ont eu leur heure de célébrité. Son fameux « Diego », auquel j'ai vu trier et maintenir son cerf d'attaque, après une demi-heure de chasse, tombant dans une harde de cerfs et biches d'une quinzaine de gros animaux, la plus grosse harde que j'aie vue en Poitou à cette époque en Verrières.

Puis plus tard, surtout après la mise bas de l'équipage Hector Dorvau, sont venus grossir le Rallye-Verrières, d'abord de tout temps, mon vieil ami Maurice Delagrave, qui habitait les Chatelliers de Boursesse, le meilleur camarade qu'il soit possible de rêver; puis mon excellent ami de toujours le Dr Raymond Maisonnay, un fanatique.

Après sont venus Joseph Betouille, de la Chérie près Moulsmes, Jean de Bruchard, de la Haute-Vienne, et Pierre des Vaux, de Bouresse, tous plus gentils les uns que les autres. Que de bonnes journées je dois à tous ces parfaits veneurs, si accueillants, si courtois ! Dans ces conditions le temps passait vite : deux journées de quêtes et chasses sur loups, deux chasses de cerfs, deux chasses de chevreuils, et la semaine était finie, j'étais journellement sur le dos de mes chevaux. J'avais trois chevaux qui heureusement pour moi étaient d'une qualité rare ; les meilleurs ont été : « Nic », un alezan de 1,60 m, très cabochard, mais très endurant et vite aux trois allures ; ensuite « Valmy », un alezan aussi, 1,60 m, d'un train rare, et le remarquable « Bayard » bai, 1,60 m, très vite au trot et au galop, et infatigable. C'est ce dernier avec lequel j'ai fait les chasses les plus dures, souvent 30 kilomètres de rendez-vous, chasse dure toute la journée, 30 kilomètres de retraite, sans rien accuser le lendemain. Cape très basse pour saluer le souvenir de ces délicieux auxiliaires de plaisir.

Toutes ces sorties très variées permettaient d'attendre patiemment qu'à des quêtes pénibles sans attaques, sur loup, vienne de temps en temps s'inscrire une belle réussite sur un loup déjà adulte, ou sur des louvards déjà grands.

CHAPITRE IX

Parmi mes chasses, avant de rencontrer beaucoup de loups, se situe une époque où j'avais couplé avec l'excellent camarade qu'est Maurice Maillard, veneur convaincu de la Charente. Il avait eu la gentillesse d'accepter mon invitation à venir avec chevaux et chiens, passer un mois dans mes propriétés de La Férandière, commune du Vigeant dans la Vienne. Nous avons passé là quelques semaines bien agréables grâce au charme de leur société, car il avait amené avec lui un vieil oncle, Charles du

Vigneau, qui était un type du veneur fanatique et qui nous racontait un tas de choses les soirs de chasse, après un copieux dîner préparé par la mère Hortense, un extra qui était employée pendant ce déplacement.

Ch. du Vigneau, en dégustant un verre de fine au coin du feu, entre deux bouffées de son inséparable pipe, nous racontait des souvenirs savoureux. Entre autres il nous narrait sa petite aventure, alors qu'ayant été à une foire de la Saint-Luc à Poitiers, un 18 octobre, pour acheter un cheval de chasse. Il habitait près de Pleuville en Charente, et il avait dit à son épouse en quittant son logis : « Si j'achète un cheval, je reviendrai à cheval, soit le 18 au soir, ou sûrement le lendemain 19 octobre. »

Cette foire de Saint-Luc en Poitou est très renommée, on y trouvait à ce moment-là, toujours des chevaux près du sang, réformés de cavalerie ou autres, qui remontaient dans de bonnes conditions beaucoup de veneurs de la région. En effet Ch. du Vigneau achète une jument; enchanté de son acquisition, il s'apprêtait à rentrer chez lui en deux étapes, ou d'une traite car il y avait près de 80 kilomètres pour regagner son gîte.

Mais au café de Castille, rendez-vous des veneurs, il rencontra Raoul de Maichin, l'homme à l'hospitalité légendaire : les grilles de son château de Vernon n'ont jamais été fermées, toujours ouvertes pour accueillir ses nombreux amis. Aussi après une courte conversation pour expliquer l'achat de la fameuse jument, Raoul de Maichin lui dit : « Vous n'allez pas rentrer chez vous ce soir, il est trop tard, venez donc à Vernon dîner et coucher, j'ai justement de bons amis, nous passerons une bonne soirée, et vous vous en irez demain. » Il y eut bien une petite hésitation, mais devant l'insistance accrue de Maichin, la nouvelle jument montée par du Vigneau prit la route de Vernon. La soirée fut charmante, comme toujours. Le lendemain, tentative pour partir, mais, de Maichin dit : « Impossible; on chasse aujourd'hui, vous verrez comme mes chiens se comportent, puis les bois sont proches, ce sera facile, vous essaierez votre jument. » « Bah! ajoute-t-il, un jour de plus, M^{me} du Vigneau comprendra bien cela, envoyez-lui un

mot. » On essaya bien encore de résister à la tentation, mais les chiens criaient de joie au chenil, le piqueux se faisait les lèvres en sonnait des fanfares, la passion céda, une journée de courre ne peut se refuser.

Le soir, grand dîner avec invités; les veneurs, passés au fumoir, se racontèrent les mille péripéties de leur chasse, les uns se mirent aux tables de jeu, les autres causèrent. R. de Maichin, qui était, en plus d'un veneur remarquable, un homme plein d'esprit et désopilant à ses heures, se mit à chanter : « Le Ménétrier Thomas », etc... bref on se coucha au jour. Cette fois, après déjeuner, du Vigneau souhaita le bonjour à tout le monde, remercia de l'accueil reçu et se dirigea vers l'écurie. Mais, oh stupeur! la jument n'y était plus. Les yeux hors de la tête, son propriétaire demanda des explications au palefrenier. « Mosieu, lui répondit l'homme, mon maître l'a fait prendre pour aller à Poitiers chercher un grand filet de pêche car il n'y a qu'elle qui s'attelle. » Du Vigneau furieux, revint et trouva R. de Maichin, riant : « Mon vieux, impossible de vous en aller; songez donc, je fais vider mon vivier aujourd'hui, et il doit y avoir une carpe qui pèse plus de 20 livres. On n'a pas pu tarir le bassin, il fallait un filet spécial pour prendre la fameuse carpe et il n'y avait que votre jument qui s'attelle, alors vous comprenez, votre dévouement pour les amis, excusera n'est-ce pas, vous comprenez?... »

Bref, impossible de se fâcher... Il resta, on vida le vivier et la carpe de 20 livres se changea en une petite friture... « Ne vous fâchez pas, ce soir il y a une belle dinde truffée », et finalement il rentra chez lui cinq jours après. Il fallait le voir raconter lui-même tout cela et bien d'autres choses difficiles à écrire. A la chasse, il était fanatisé, il avait juste deux beaux poitevins dont un, « Beausire », très froid mais sûr. Il fallait l'entendre crier : « Écoute, Coute à Beausire! » toute la vénerie s'étalait dans ce cri fulgurant.

Après ce mois passé, Maurice Maillard m'invita à aller passer un autre mois pour découpler dans sa région, en son accueillante demeure de l'Herbaudie, commune d'Hiesse, Charente. Nous fîmes quelques jolies chasses,

entre autres quelques chasses de chevreuils, et une entre autres, sur un beau brocard attaqué dans ses bois de Vieilles Forêts, qui après s'être défendu dans ses enceintes familières, débûcha à travers pays, passant dans des terrains superbes pour suivre les chiens, mais le train ultra-rapide nous empêcha d'arriver en même temps dans le massif boisé des Lygnes. Enfin nous rattrapons la chasse et les chiens qui faisaient une superbe musique, et pendant deux heures trimbalèrent leur animal de bout en bout de la forêt, pour le prendre après un bel hallali courant. Il y eut une fin malheureuse, car un propriétaire grincheux nous fit dresser un procès-verbal pour être passé dans ses bois. L'animal avait fourni une belle chasse et pour nous c'était l'essentiel, le procès nous fit sourire.

C'est pendant ce déplacement que je fis l'acquisition de mon excellent cheval Bayard. Je cherchais un deuxième cheval et Maurice Maillard, toujours très aimable, me proposa de m'emmener en voiture avec son cheval, voir une monture chez son parent de Saluces à Champagne-Mouton; il avait, paraît-il, deux chevaux à céder. En effet, nous nous y rendîmes, et de Saluces nous montra un très beau grand cheval, joli modèle, mais dont les pattes avaient de l'œdème, il ne me plut pas à première vue, puis un deuxième : Bayard, fils d'une excellente jument normande et d'un pur sang anglais « Lochinvar »; ce cheval était bai, 1,60 m très vite, aux trois allures en moins de deux minutes au trot et galopant comme un pur sang. De Saluces ne voulait pas le garder car il l'avait écœuré à l'attelage et le cheval se montrait froid au départ, refusant même de partir.

C'était en 1907; il n'y avait pas ou peu d'autos, et à la campagne un cheval s'attelant était très utile. Après essai, j'étais décidé à le prendre malgré ses mauvais départs; de Saluces me fit le cheval 700 francs, je lui en offris 600 francs et après quelques discussions, nous ne pûmes nous entendre. Et nous nous quittâmes. Maillard et moi nous reprîmes notre voiture pour retourner à l'Herbaudie. En cours de route je songeais à mon marché manqué et je dis à mon camarade : « C'est peut-être une

bêtise pour 100 francs de ne pas prendre ce cheval, qui au fond me plaît, qu'en pensez-vous? » Il me dit : « Si vous voulez, on va téléphoner en passant à Alloué », commune qui se trouvait sur notre passage. En effet je descendis pour téléphoner; j'allais entrer à la poste, quand nous voyons arriver à plein galop, de Saluces à cheval, qui lui aussi avait réfléchi, et qui nous rattrapait pour m'accorder le cheval pour le prix que je lui avais offert. Naturellement je ne révélai pas mes réflexions et ma décision dernière; avec Maillard nous nous jetâmes un regard complice en ébauchant un sourire. Voilà comment par pur hasard j'obtins gain de cause et devins propriétaire de mon meilleur cheval de chasse, le plus vite et surtout le plus endurant qu'il soit possible de trouver. J'ajoute que mis très en confiance avec moi, il devint très franc à l'attelage et transporta souvent des lots de chiens pour des rendez-vous lointains. Arrivé sur le terrain on lui enlevait ses harnais pour lui mettre sa selle, il chassait toute la journée, et le soir retraitait attelé avec 6 à 8 chiens; c'est ainsi qu'opérait mon camarade Henry de Lavergne avec son pur sang anglais Gilbert, qui lui aussi était remarquable. Quels services ils nous ont rendus! Quels bons chevaux!

Par la suite j'ai toujours conservé des relations très cordiales avec Maurice Maillard, mais il a continué à chasser dans sa région et en association avec des amis communs a pris chevreuils et cerfs un peu partout, tandis que je me suis surtout cantonné dans mes parages, à cause des loups qui étaient revenus, m'étant spécialisé dans ce courre passionnant.

CHAPITRE X

Dans ce début de 1908, nous avons fait de très jolies quêtes sur des vieux loups dans les déplacements dans nos parages et sur le Vigeant. Mais la plupart de ces quêtes n'ont pas donné d'attaque; c'était d'interminables chemins parcourus en suivant le travail pénible

des chiens bien ajustés sur la voie cependant, mais l'animal ne s'arrêtant pas, on continuait, et quand après avoir passé de grands bois sans lancer, et que la voie était toujours fuyante, à la tombée de la nuit, on arrêtait pour faire de longues retraites. Le seul avantage, qui était grand à mon avis, c'était de bien maintenir les chiens sur cet animal, et aussi de voir de fort jolis rapprochers, ce qui m'a toujours fait éprouver un très grand plaisir.

En octobre cependant, il y a eu deux très belles chasses, une dans les bois et brandes de la Terrasse près Saint-Martin-l'Ars, l'une qui a débouché vers les bois des Chevreaux près Jousse, l'autre attaqué dans les boqueteaux près de Fleuranssans, village de la commune d'Usson, et qui a filé vers Vitré, commune de Châteaugarnier; les deux chasses vivement menées ont été abandonnées à la nuit, car ces deux vieux loups fuyaient le soir dans de lointaines directions.

En novembre de la même année, mon ami Maisonnay prévint encore pour aller de nouveau vers la forêt des Vieilles-Forges, où les riverains se plaignaient de nombreux larcins. Il faut que je fasse remarquer que pour aller là-bas, je devais faire la veille 30 kilomètres pour aller de Gençay à mes fermes du Vigeant. Cette fois, au lieu d'y aller en traversant la rivière la Vienne par le bac, celui-ci ayant été emporté par une crue, force me fut d'y aller par le pont d'Availles-Limouzine. C'était beaucoup plus loin, 18 kilomètres, aussi j'avais fait transporter les chiens en bétailière traînée par un cheval de ferme, de manière à être plus vite à l'heure du rendez-vous. Arrivés à peu près ensemble, après de rapides salamalecs, nous rentrons en forêt; sans renseignements précis, nous prenons les chemins de bois au hasard, les chiens quêtent à la billebaude. Nous parcourons ainsi une grande partie de la forêt, sans rencontrer de voie, et sans faire de remarques particulières. Nous devenions un peu nerveux, car ayant fait ce long trajet, cela nous déplaisait d'avoir la perspective de ne rien trouver. Les chiens quêtaient sans se décourager, nous arrivons en bordure de plaine, nous la suivons un moment

pour rentrer de nouveau en forêt, au premier layon facilitant notre entrée. Quand, brusquement, tous les chiens ont un coup de nez simultanément, comme s'ils avaient été électrisés et tous se précipitent au fourré, en se récriant à toute volée; ils venaient évidemment de tomber sur la rentrée fumante d'un animal venant de la maraude. Pour nous cela ne faisait aucun doute, connaissant bien le comportement des chiens en pareille occasion.

En effet, quelques centaines de mètres plus avant, dans les gaulis, c'est un redoublement de récriis, l'animal est lancé, alors chacun part au galop selon son inspiration, dans la direction la meilleure pour suivre les chiens. On les rattrape au passage d'une grande allée, ils passent en trombe, et font une musique bien harmonieuse à nos oreilles. « Ça carillonne », dit un bûcheron près duquel nous passons; quels moments passionnants! La chasse s'en va, traversant les enceintes avec la même menée pendant une demi-heure; puis elle se cantonne dans une partie de mauvais taillis avec de la brande et des ajoncs. Le train se ralentit un peu, mais le fourré cesse et les chiens, chassant à pleine gorge, rentrent dans des gaulis d'une vingtaine d'années, un peu plus clairs; il y a une heure que nous avons attaqué, nous n'avons pas pu voir l'animal, mais simplement son pied à la traversée du chemin plein d'ornières. A ce moment où nous venions de regarder l'heure, nous entendons comme un relancé à vue, tellement la musique était bruyante, puis brusquement il y a un arrêt dans la menée, un court silence, et des abois rageurs. Nous n'y comprenions rien, car d'après les empreintes vues, ce ne pouvait être un louvard. Nous étions au moins à une centaine de mètres des abois entendus, et qui ne cessaient plus; bref, nous prenons très vite une décision: ne pouvant y aller à cheval, nous mettons pied à terre, attachons nos chevaux au premier arbre venu, et nous nous dirigeons comme nous pouvons vers l'endroit où nous entendons aboyer; enfin, après des difficultés, nous arrivons près d'une clairière entourée de grands chênes et au fond de laquelle il y avait une très mince nappe d'eau, et notre étonnement fut immense d'apercevoir, au milieu de la clairière, les pattes à peine

dans l'eau, une louve énorme, ou plutôt très grande, campée fièrement, la tête haute, les yeux luisants, les babines retroussées, tenant en respect une vingtaine de chiens l'aboyant furieusement; mais par son seul regard circulaire, elle les tenait tous à distance; quand par hasard un chien plus hardi essayait d'avancer, son regard flamboyait et le chien reculait.

Je n'oublierai jamais cette vision : la grande louve, campée dans cette clairière, entourée de chênes séculaires, arrêtant par son seul regard la hargne et la fougue de vingt-cinq chiens en pleine curée. Mais hélas! arrivés plus près, nous apercevons que c'est une très vieille louve, squelettique, édentée, et les chiens enhardis par notre arrivée, nos cris et les sons de trompe sonnante l'hallali, se précipitent d'un seul bloc sur la louve et, ne sentant pas de résistance, la houspillent et l'étranglent. Pauvre vieille! Voilà pourquoi elle n'avait tenu qu'une heure! Devait-elle en avoir sur la conscience! Que de carnages sur moutons, oies, chiens, avait-elle faits durant sa longue carrière de fauve à travers cette région qui est limitrophe des départements de la Vienne, de la Haute-Vienne et de la Charente! C'est la seule fois où j'ai pu constater l'état de décrépitude bien évident d'un loup hors d'âge.

Ce n'était pas une chasse tellement rude pour les chiens et pour nous, mais elle est restée dans nos souvenirs, à cause de sa fin bien spectaculaire et rare. Pour moi, il ne fut pas question d'aller comme d'habitude fêter cette destruction à la rustique auberge de la « Mère Pauline ». J'avais hâte de regagner mon gîte. J'avoue très humblement que cet hallali dramatique avait impressionné mon âme sentimentale, mes impressions étaient confuses, à cette victoire facile se mêlaient des regrets; j'ai toujours préféré avoir à faire à un animal vigoureux digne d'un beau courre. Là il y avait une telle inégalité de moyens, entre cet animal au bout de sa vie et une meute de chiens jeunes, vigoureux, en pleine forme, que cela froissait en moi quelque chose d'indéfinissable, qui minimisait ce succès. Je voyais surtout, qu'au contraire de ce que je ressentais intérieurement, pour tout le monde

c'était un résultat magnifique. Pendant le temps de leurs libations, je regagnai mon logis avec des idées presque attristées.

Mais pourquoi s'arrêter à ces manifestations personnelles? chacun ressent les grands ou les petits événements de la vie d'une façon différente selon son tempérament.

Après cette équipée aux Vieilles-Forges, l'année s'écoula sans rien de bien spécial à signaler.

(à suivre)